

Population & Sociétés

La proportion de femmes sans enfant a-t-elle atteint un pic en Europe ?

English
version

Éva Beaujouan, Tomáš Sobotka, Zuzanna Brzozowska, Kryštof Zeman*

En Europe, les maternités sont devenues tardives et la fécondité faible. On s'attendrait à ce que la proportion de femmes sans enfant soit élevée, mais le taux d'infécondité des femmes nées dans les années 1970 est pourtant inférieur à celui des femmes nées 70 ans plus tôt, au début du XX^e siècle. Éva Beaujouan, Tomáš Sobotka, Zuzanna Brzozowska et Kryštof Zeman examinent l'évolution de l'infécondité en Europe au cours du siècle dernier.

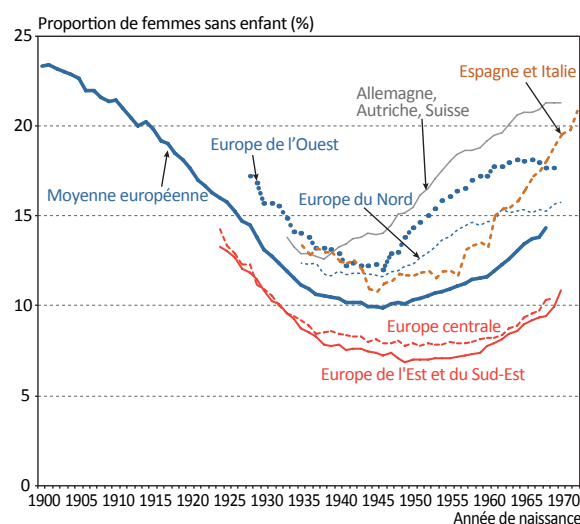
La fécondité a atteint des niveaux très bas en Europe : les femmes nées en 1974 ont eu chacune en moyenne 1,7 enfant. Parallèlement, on peut observer que la proportion de femmes sans enfant est particulièrement élevée dans certains pays. Cette tendance va-t-elle perdurer ou s'inverser dans les années à venir ? L'examen des taux d'infécondité en Europe dans les générations féminines nées entre 1900 et 1972 permet d'entrevoir les évolutions futures.

Une évolution en U au cours du XX^e siècle

L'infécondité a évolué au cours du XX^e siècle en Europe selon une courbe en U (figure 1). Des informations issues de différentes sources sont utilisées ici pour retracer son évolution (encadré). Dans tous les pays pour lesquels on dispose de données, le taux d'infécondité est très élevé chez les femmes nées dans la première décennie du XX^e siècle (17 % à 25 % d'entre elles n'ont pas eu d'enfant). Il diminue dans les générations suivantes pour atteindre les niveaux les plus faibles chez celles nées au début des années 1940 : une femme sur dix en moyenne reste sans enfant. Les évolutions divergent ensuite entre l'Est et l'Ouest de l'Europe. À l'Est, le taux d'infécondité reste stable à un niveau bas – autour de 7 % à 8 % jusque dans les générations nées vers 1960 –, il augmente ensuite parmi les générations plus jeunes. À l'Ouest, la hausse apparaît dès la génération 1940, le taux atteignant dans les générations nées à la fin des années 1960 en moyenne 15 % en Europe du Nord et 18 % en Europe de l'Ouest.

Cette courbe en U reflète les changements socioéconomiques survenus au cours du XX^e siècle et leur influence sur les comportements féconds. Dans les générations nées

Figure 1. Évolution du taux d'infécondité par grande région et pour l'ensemble de l'Europe



Éva Beaujouan et al., *Population et Sociétés* n° 540, Ined, janvier 2017.

Source : [3].

Note : Les moyennes régionales sont calculées à partir des informations pour tous les pays de la région pour lesquels des données existent ; liste des pays par région et sources d'information : voir [3]. Nombre de pays pris en compte : 8 en 1900 ; 12 en 1910 ; 18 en 1920 ; 25 en 1930 ; 28-30 de 1938 à 1965 ; 24 en 1968 ; 10 en 1972.

Lecture : En s'appuyant sur les données disponibles (pour 8 pays européens), le taux moyen d'infécondité est estimé à 23 % en Europe chez les femmes nées en 1900. Pour celles nées à la fin des années 1940 et au début des années 1950, le taux d'infécondité est de 7 % en Europe de l'Est et du Sud-Est, soit le plus bas niveau du continent.

Encadré. Les sources d'information

L'étude s'appuie sur deux bases de données : celle sur la fécondité humaine (Human Fertility Database, HFD)^(a) et celle sur la fécondité et l'éducation par cohorte (Cohort Fertility and Education Database, CFE)^(b). Elles sont constituées à partir de différentes sources, notamment les recensements effectués entre 1961 et 2011, les statistiques d'état civil qui permettent de reconstituer la fécondité par cohorte, les registres de population, et dans quelques pays comme la France et l'Italie, des données d'enquêtes.

Comparer l'infécondité dans différents pays et étudier son évolution dans le temps est difficile, car lorsqu'il y a plusieurs sources, elles donnent souvent des chiffres différents. Les questions posées dans les recensements ou les enquêtes peuvent en effet varier, ainsi que les hypothèses pour combiner données d'état civil et registres ; les enquêtes peuvent aussi être affectées de biais de sélection d'échantillon, de taux de non-réponse et d'erreurs de déclaration variables, les taux d'infécondité en résultant étant biaisés de façon différente [2].

La proportion de femmes sans enfant par niveau d'instruction n'est fournie que par la base CFE. On a distingué trois niveaux : « bas », correspond aux études secondaires jusqu'à la 3^e (ISCED-97 0-2), « moyen » : études secondaires jusqu'à la terminale et à l'équivalent de bac+2 (ISCED-97 3-4), et « haut » : diplôme du supérieur (ISCED-97 5-6). Les taux d'infécondité des hommes étant moins faciles à estimer, nous nous concentrons ici sur ceux des femmes.

(a) HFD. 2015. Human Fertility Database. Input data tables on women by age and parity (selected censuses and register-based data). www.humanfertility.org

(b) CFE. 2015. Cohort Fertility and Education Database. Census data on cohort parity distribution for different countries. www.cfe-database.org

au début du XX^e siècle, le taux élevé d'infécondité est lié principalement au célibat féminin. La Première Guerre mondiale, qui a entraîné beaucoup de décès de jeunes hommes en âge de se marier, a déséquilibré le marché matrimonial ; une partie des jeunes femmes n'a en conséquence pas trouvé de conjoint. Dans les parties les plus pauvres de l'Europe, au Sud, au Centre et à l'Est, de nombreux hommes ont émigré vers les pays plus riches, ce qui a augmenté le célibat des femmes dans les pays d'origine. La crise économique du début des années 1930 a aussi pesé sur la formation des familles, et on observe durant cette période le premier retard massif de maternités chez les couples mariés [1].

Le taux d'infécondité très faible chez les femmes nées dans les années 1930 et 1940 est lié à la forte croissance économique à l'Ouest dans les années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale. Le plein emploi et la protection sociale mise en place par l'État providence sont généralisés dans l'après-guerre et ont entraîné un boom des mariages et des naissances. Fonder une famille devient plus simple et les jeunes générations ont leurs enfants à un âge

plus précoce que leurs parents ou leurs grands-parents. La pression sociale reste importante aussi : se dérober à la parentalité alors que les conditions sont favorables n'est pas bien accepté socialement. Ces générations qui donnent naissance aux enfants du baby-boom sont les dernières à en avoir eu au-delà du seuil de remplacement des générations (2,1 enfants par femme), à les avoir eu si jeunes, et à présenter un taux de célibat aussi faible [3].

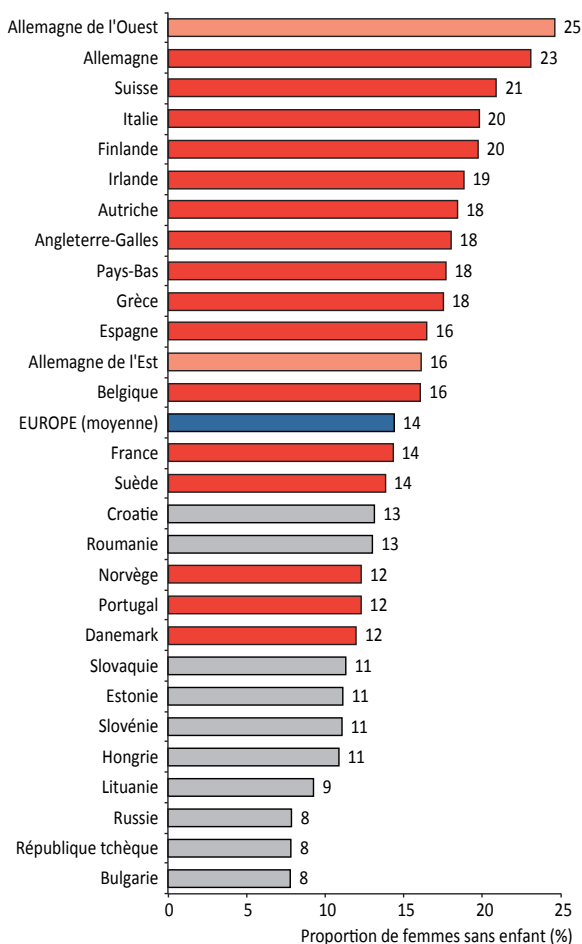
À l'Est, la pression sociale poussant à se marier jeune et avoir des enfants rapidement était forte et a perduré plus longtemps qu'à l'Ouest. Les politiques natalistes ont poussé les femmes des générations nées des années 1940 jusqu'au début des années 1960 à avoir des enfants. Le faible taux d'infécondité chez elles vient aussi d'une proportion élevée de naissances non programmées chez les jeunes adultes, liée à un accès difficile à la contraception moderne alors que celle-ci se diffuse rapidement à l'Ouest. Il est difficile avec les données disponibles de savoir si les contrastes Est-Ouest en matière d'infécondité préexistaient à la division de l'Europe entre l'Est et l'Ouest juste après la Deuxième Guerre mondiale : le taux d'infécondité des femmes nées au début du XX^e siècle est plus faible dans certains pays de l'Est de l'Europe qu'à l'Ouest, mais dans d'autres, comme la Roumanie, il est aussi élevé [3].

La montée de l'individualisme et du souhait de se réaliser soi-même, une plus grande tolérance envers les façons de vivre non conventionnelles, ont diversifié les formes d'infécondité parmi les cohortes nées à partir des années 1940 à l'Ouest et des années 1960 à l'Est. La plupart des évolutions économiques et culturelles de la deuxième moitié du XX^e siècle semblent également avoir éloigné les femmes et les hommes de la parentalité. Une contraception efficace, un début de vie en couple et une arrivée des enfants plus tardifs, une instabilité plus grande des unions, le souhait d'avoir avant tout un emploi alors qu'ils sont de plus en plus instables, l'incertitude économique croissante : tous ces facteurs semblent favoriser l'infécondité.

L'Europe du Sud, le nouveau centre de l'infécondité ?

En Europe du Centre et de l'Est, l'infécondité a beaucoup augmenté récemment dans les générations de femmes nées depuis 1960, reflétant la baisse rapide de la fécondité et le retard des maternités après le changement de régime politique en 1989-1990 (figure 1). La transition brutale vers le capitalisme, les nouvelles incertitudes du marché de l'emploi, mais aussi la progression des études supérieures et les nouvelles opportunités de carrière, ont mis un terme à la fondation quasiment universelle d'une famille. La Bulgarie, la République tchèque et la Russie se distinguent cependant pour les générations les plus jeunes : seules 8 % des femmes nées en 1968 n'ont pas eu d'enfant, soit nettement moins que la moyenne européenne de 14 % (figure 2).

Figure 2. Taux d'infécondité chez les femmes nées en 1968 dans les pays européens



Éva Beaujouan et al., *Population et Sociétés* n° 540, Ined, janvier 2017.

Source : [3].

Note : gris : Europe du Centre et de l'Est ; rouge : autres pays européens.

À l'Ouest, les taux d'infécondité ont atteint les niveaux les plus élevés dans les pays de langue allemande (Autriche, Allemagne et Suisse pour une partie), où environ une femme sur cinq nées en 1968 est restée sans enfant (figure 2). Traditionnellement, dans ces pays, la naissance d'un enfant s'accompagne d'une sortie du marché du travail de la mère, ce qui peut entraîner une préférence pour rester sans enfant chez les femmes qui s'investissent dans leur carrière, particulièrement les plus diplômées. La tendance à la hausse de l'infécondité semble cependant se stabiliser avec les femmes nées au début des années 1970, probablement grâce à une conciliation plus facile entre travail et famille. Les gouvernements ont fait récemment d'importants efforts pour améliorer l'offre de garde d'enfants et les congés parentaux, notamment en Allemagne et en Autriche. De façon intéressante, la division de l'Europe avant 1990 s'observe toujours en Allemagne : parmi les Allemandes nées en 1968,

celles de l'Est sont moins fréquemment infécondes que leurs compatriotes d'Allemagne de l'Ouest (respectivement 16 % et 25 %) [3].

L'infécondité est en revanche en train d'augmenter rapidement en Europe du Sud, les proportions de femmes sans enfant dépassant 20 % chez celles nées au début des années 1970 en Grèce, en Italie et en Espagne. Les facteurs de cette hausse sont les mêmes que ceux expliquant la très faible fécondité dans cette région. Leur effet a été renforcé par un taux de chômage élevé, notamment chez les jeunes adultes arrivant sur le marché du travail. S'y ajoutent des politiques familiales peu développées et des inégalités de genre persistantes, avec un partage des tâches domestiques et des soins aux enfants toujours inégal entre hommes et femmes. Élever un enfant devient de plus en plus « coûteux » pour des femmes et des couples de plus en plus instruits.

Les femmes diplômées du supérieur plus fréquemment infécondes

Le taux d'infécondité est le plus faible en général chez les femmes peu instruites et le plus élevé chez celles ayant un niveau d'études supérieures. L'évolution de l'infécondité et les contrastes entre régions européennes pourraient de ce fait venir de la démocratisation de l'accès aux études au cours du XX^e siècle. Le nombre de femmes ayant suivi des études secondaires a augmenté rapidement et de façon continue dans les cohortes de femmes nées entre 1916 et 1965. La part des femmes ayant peu d'instruction n'a cessé de se réduire, tandis que celle des femmes avec un niveau d'études élevé augmente mais seulement dans les cohortes les plus récentes. Ces changements n'ont cependant eu que peu d'effet sur le taux d'infécondité total [4].

Pour comprendre les raisons de cette déconnection entre les changements affectant l'éducation et ceux touchant l'infécondité il faut comparer les taux d'infécondité des groupes de femmes peu (ou très) instruites à ceux du groupe ayant un niveau d'instruction moyen. Dans toutes les cohortes, et dans les deux régions de l'Europe, l'Est et l'Ouest, les femmes peu instruites deviennent plus fréquemment mères que celles ayant suivi des études supérieures. Mais l'écart entre les peu instruites et celles de niveau d'instruction moyen s'est réduit avec le temps au point que, dans les cohortes les plus jeunes, il n'y a plus de différences entre les deux groupes dans la plupart des pays. De ce fait, la progression de l'instruction n'a pas augmenté le niveau général d'infécondité. En revanche, l'écart entre les femmes très instruites et celles de niveau d'instruction moyen s'est maintenu. Il s'est même creusé dans la plupart des pays de l'Est et est resté stable à l'Ouest après avoir légèrement diminué. Cependant, les femmes diplômées du supérieur ne représentent qu'un groupe très minoritaire dans ces générations, leurs

comportements n'ont donc eu qu'un effet modeste sur le taux d'infécondité général.

Les écarts d'infécondité entre les femmes très instruites et celles de niveau d'instruction moyen indiquent que pour les premières, la conciliation entre leur carrière professionnelle ou leurs ambitions intellectuelles et leur famille est toujours un défi.

Comment va évoluer l'infécondité ?

Aujourd'hui le processus menant à avoir des enfants ou non résulte de la combinaison complexe de choix de vie et de circonstances personnelles et économiques particulières, incluant le fait de trouver un partenaire convenable pour avoir un enfant. L'infécondité résulte d'une série de décisions au cours de la vie, notamment le report indéfini du moment de devenir mère, plus que du choix dès le début de ne pas le devenir. Même si faire ce choix est de plus en plus accepté dans l'Ouest, le Nord et le Sud de l'Europe [5], très peu de femmes décident effectivement de ne jamais avoir d'enfant : elles sont 3 % à 5 % en France et aux États-Unis. À ces femmes volontairement infécondes, il convient de rajouter les femmes qui ne pourront jamais être mères en raison de problèmes de stérilité (2 % à 4 %).

Deux explications dominent pour rendre compte de l'augmentation récente de l'infécondité. D'abord, le marché du travail, avec son lot d'emplois précaires, et les politiques familiales qui ne consacrent finalement que des budgets limités à l'aide des familles, font que la décision de devenir parent reste difficile à prendre à la fois pour les hommes et les femmes. Ensuite, l'augmentation rapide du taux d'activité féminine à temps plein ne s'est pas accompagné du développement de politiques d'offre de gardes d'enfants et de congés parentaux suffisantes pour pouvoir concilier travail et famille, ou d'un investissement important des partenaires masculins et d'un meilleur partage des tâches domestiques entre hommes et femmes. Sans surprise, les pays d'Europe du Sud, qui cumulent les difficultés les plus importantes sur le marché de l'emploi et les inégalités de genre les plus marquées, sont aussi ceux où l'infécondité a progressé récemment le plus vite.

Alors que l'infécondité s'est stabilisée en Europe de l'Ouest et du Nord, il est probable qu'elle va continuer de progresser rapidement en Europe du Sud, où jusqu'à une femme sur quatre nées dans les années 1970 pourrait

rester sans enfant. L'infécondité va sans doute progresser aussi dans les pays du Centre et de l'Est de l'Europe, où un nouveau modèle de fécondité retardée s'est mis en place depuis les années 1990, après la libéralisation économique et l'affaiblissement des politiques sociales. Les femmes les plus instruites pourraient être à l'avant-garde de ces évolutions, et le modèle d'infécondité basse en vigueur autrefois dans cette région s'éroder de façon importante à l'avenir. Cette croissance de l'infécondité dans beaucoup de pays du Centre et de l'Est de l'Europe pourrait cependant être ralentie par la faible acceptabilité sociale de l'infécondité volontaire dans ces pays [5].

Références

[1] Rowland D. T., 2007, « Historical trends in childlessness », *Journal of Family Issues*, 28(10), p. 1311-1337.

[2] Ní Bhrolcháin M. N., Beaujouan É., Murphy M., 2011, « Sources of error in reported childlessness in a continuous British household survey », *Population Studies*, 65(3), p. 305-318.

[3] Sobotka T., 2017, « Childlessness in Europe: Reconstructing long-term trends among women born in 1900-1972 », in Kreyenfeld M., Konietzka D. (eds.), *Childlessness in Europe. Contexts, Causes, and Consequences*, Springer, Chapter 9.

[4] Beaujouan É., Brzozowska Z., Zeman K., 2016, « The limited effect of increasing educational attainment on childlessness trends in twentieth-century Europe, women born 1916-65 », *Population Studies*, 70(3), p. 275-291.

[5] Merz E. M., Liefbroer A.C., 2012, « The attitude toward voluntary childlessness in Europe: Cultural and institutional explanations », *Journal of Marriage and Family*, 74(3), p. 587-600.

Résumé

Près d'un quart des femmes nées en Europe dans la première décennie du XX^e siècle n'ont pas eu d'enfant. Le taux d'infécondité diminue dans les générations suivantes, seule une femme sur dix en moyenne restant sans enfant parmi celles nées au début des années 1940. Le taux d'infécondité réaugmente ensuite, atteignant dans les générations nées à la fin des années 1960 en moyenne 15 % en Europe du Nord et 18 % en Europe de l'Ouest. C'est en Europe du Sud qu'il a le plus augmenté récemment – jusqu'à une femme sur quatre nées dans les années 1970 pourrait y rester sans enfant – en raison de la faiblesse des politiques familiales et des inégalités de genre encore très marquées qui rendent difficile la conciliation entre travail et famille.